

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

De L'Esprit Des Loix

Ou Du Rapport Que Les Loix Doivent Avoir Avec La Constitution De
Chaque Gouvernement, Les Moeurs, Le Climat, La Religion, Le Commerce,
&c.

Montesquieu, Charles de

Amsterdam, 1749

Chapitre XXVI. Continuation du meme sujet. Chapitre XXVII. Comment
les Loix peuvent contribuer a former les Moeurs, les Manieres & le
Caractere d'une Nation.

urn:nbn:de:gbv:45:1-600

LIVRE
DIX-NEUF-
VIÈME.

Chap.
XXV.

XXVI. &

XXVII.

(a) Liv. 3.

liv. I. §. 5.

la simplicité & la modestie; mais qui pouvoient se laisser séduire par les soins domestiques, les complaisances & le bonheur de toute une vie.

La Loi des (a) Wisigoths vouloit que l'époux ne pût donner à celle qu'il devoit épouser, au-delà du dixième de ses Biens, & qu'il ne pût lui rien donner la première année de son mariage. Cela venoit encore des mœurs du País. Les Législateurs vouloient arrêter cette jactance Espagnole, uniquement portée à faire des libéralités excessives dans une action d'éclat.

Les Romains par leurs Loix arrêterent quelques inconvéniens de l'empire du monde le plus durable, qui est celui de la Vertu; les Espagnols par les leurs vouloient empêcher les mauvais effets de la tyrannie du monde la plus fragile, qui est celle de la Beauté.

CHAPITRE XXVI.

Continuation du même sujet.

(b) Leg.
3. cod. de
Repudiis.

(c) Et de la

Loi des 12.

Tables, Voy.

Cicéron,

seconde Phi-

lippique.

(d) Dans la

Novelle 117.

chap. 149.

LA Loi (b) de *Théodose* & de *Valentinien* tira les causes de répudiation des anciennes mœurs (c) & des manières des Romains. Elle mit au nombre de ces causes l'action d'un mari (1) qui châtieroit sa femme d'une manière indigne d'une personne ingénue. Cette cause fut omise dans les Loix suivantes (d): c'est que les mœurs avoient changé à cet égard; les usages d'Orient avoient pris la place de ceux d'Europe. Le premier Eunuque de l'Impératrice, femme de Justinien second, la mença, dit l'Histoire, de ce châtiment dont on punit les enfans dans les Ecoles. Il n'y a que des mœurs établies, ou des mœurs qui cherchent à s'établir, qui puissent faire imaginer une pareille chose.

Nous avons vu comment les Loix suivent les mœurs: voyons à présent comment les mœurs suivent les Loix.

CHAPITRE XXVII.

Comment les LOIX peuvent contribuer à former les Mœurs, les Manières & le Caractère d'une Nation.

LES Coutumes d'un Peuple esclave sont une partie de sa servitude; celles d'un Peuple libre sont une partie de sa liberté.

(e) Chap. 6.

J'ai parlé au Livre II. (e) d'un Peuple libre; j'ai donné les principes de sa constitution: voyons les effets qui en ont dû suivre le caractère qui a pu s'en former, & les manières qui en résultent.

Je ne dis point que le Climat n'ait produit en grande partie les loix, les mœurs & les manières dans cette Nation; mais je dis que les mœurs & les manières de cette Nation devroient avoir un grand rapport à ses loix.

Comme il y auroit dans cet Etat deux Pouvoirs visibles; la Puissance législative & l'exécutrice, & que tout Citoyen y auroit sa volonté propre & seroit

(1) Si verberibus qua ingenuis aliena sunt, asscientem probaverit.

feroit valoir à son gré son indépendance; la plupart des gens auroient plus d'affection pour une de ces Puissances que pour l'autre, le grand nombre n'ayant pas ordinairement assez d'équité ni de sens pour les affectionner également toutes les deux.

Et comme la Puissance exécutive disposant de tous les emplois pourroit donner de grandes espérances & jamais de craintes, tous ceux qui obtiendroient d'elle seroient portés à se tourner de son côté, & elle pourroit être attaquée par tous ceux qui n'en espéreroient rien.

Toutes les passions y étant libres, la haine, l'envie, la jalousie, l'ardeur de s'enrichir & de se distinguer, paroîtroient dans toute leur étendue; & si cela étoit autrement, l'Etat seroit comme un homme abbatu par la maladie, qui n'a point de passions parce qu'il n'a point de forces.

La haine qui seroit entre les deux Partis dureroit, parce qu'elle seroit toujours impuissante.

Ces Partis étant composés d'hommes libres, si l'un prenoit trop le dessus, l'effet de la Liberté seroit que celui-ci seroit abaissé, tandis que les Citoyens, comme les mains qui secourent le corps, viendroient relever l'autre.

Comme chaque Particulier toujours indépendant suivroit beaucoup ses caprices & ses fantaisies, on changeroit souvent de Parti, on en abandonneroit un où l'on laisseroit tous ses amis, pour se lier à un autre dans lequel on trouveroit tous ses ennemis; & souvent dans cette Nation on pourroit oublier les Loix de l'amitié & celles de la haine.

Le Monarque seroit dans le cas des Particuliers: contre les maximes ordinaires de la prudence, il seroit souvent obligé de donner sa confiance à ceux qui l'auroient le plus choqué, & de disgracier ceux qui l'auroient le mieux servi, faisant par nécessité ce que les autres Princes font par choix.

On craint de voir échapper un bien que l'on sent, que l'on ne connoit guère, & que l'on peut nous déguiser; & la crainte grossit toujours les objets. Le Peuple seroit inquiet sur sa situation, & croiroit être en danger dans les momens même les plus sûrs.

D'autant mieux que ceux qui s'opposeroient le plus vivement à la Puissance exécutive, ne pouvant avouer les motifs intéressés de leur opposition, ils augmenteroient les terreurs du Peuple, qui ne sauroit jamais au juste s'il seroit en danger ou non. Mais cela même contribueroit à lui faire éviter les vrais périls où il pourroit dans la suite être exposé.

Mais ce Corps législatif ayant la confiance du Peuple, & étant plus éclairé que lui, il pourroit le faire revenir des mauvaises impressions qu'on lui auroit données & calmer ses mouvemens.

C'est le grand avantage qu'auroit ce Gouvernement sur les Démocraties anciennes, dans lesquelles le Peuple avoit une puissance immédiate; car lorsque des Orateurs l'agitoient, ces agitations avoient toujours des effets.

Ainsi quand les terreurs imprimées n'auroient point d'objet certain, elles ne produiroient que de vaines clameurs & des injures; & elles auroient même ce bon effet, qu'elles tendroient tous les ressorts du Gouvernement, & rendroient tous les Citoyens attentifs. Mais si elles naissoient à l'occasion du renversement des Loix fondamentales, elles seroient sourdes, funestes, atroces, & produiroient des catastrophes.



LIVRE
DIX-NEU-
VIÈME.

Chap.
XXVII.

Bientôt on verroit un calme affreux pendant lequel tout se réuniroit contre la Puissance violatrice des Loix.

Si dans le cas où les inquiétudes n'ont pas d'objet certain, quelque Puissance étrangère menaçoit l'Etat & le mettoit en danger de sa fortune ou de sa gloire, pour lors les petits intérêts cédant aux plus grands, tout se réuniroit en faveur de la Puissance exécutive.

Que si les disputes étoient formées à l'occasion de la violation des Loix fondamentales, & qu'une Puissance étrangère parût, il y auroit une révolution qui ne changeroit pas la forme du Gouvernement ni sa constitution; car les révolutions que forme la Liberté, ne sont qu'une confirmation de la Liberté.

Une Nation libre peut avoir un Libérateur; une Nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre Oppresseur.

Car tout homme qui a assez de force pour chasser celui qui est déjà le maître absolu dans un Etat, en a assez pour le devenir lui-même.

Comme pour jouir de la Liberté il faut que chacun puisse dire ce qu'il pense, & que pour la conserver il faut encore que chacun puisse dire ce qu'il pense, un Citoyen dans cet Etat diroit & écriroit tout ce que les Loix ne lui ont pas défendu de dire ou d'écrire expressément.

Cette Nation toujours échauffée pourroit plus aisément être conduite par ses passions que par la Raison, qui ne produit jamais de grands effets sur l'esprit des hommes; & il seroit facile à ceux qui la gouverneroient de lui faire faire des entreprises contre ses véritables intérêts.

Cette Nation aimeroit prodigieusement sa Liberté, parce que cette Liberté seroit vraie; & il pourroit arriver que pour la défendre elle sacrifieroit son bien, son aisance, ses intérêts; qu'elle se chargeroit des impôts les plus durs, & tels qu'un Prince despotique n'oseroit les faire supporter à ses Sujets.

Mais comme elle auroit une connoissance certaine de la nécessité de s'y soumettre, qu'elle payeroit dans l'espérance bien fondée de ne payer plus, les charges y seroient plus pesantes que le sentiment de ces charges: au-lieu qu'il y a des Etats où le sentiment est infiniment au-dessus du mal.

Elle auroit un crédit sûr, parce qu'elle emprunteroit à elle-même & se payeroit elle-même. Il pourroit arriver qu'elle entreprendroit au-dessus de ses forces naturelles, & seroit valoir contre ses ennemis d'immenses richesses de fiction, que la confiance & la nature de son Gouvernement rendroient réelles.

Pour conserver sa Liberté elle emprunteroit de ses Sujets; & ses Sujets qui verroient que son crédit seroit perdu si elle étoit conquise, auroient un nouveau motif de faire des efforts pour défendre sa Liberté.

Si cette Nation habitoit une Ile, elle ne seroit point conquérante, parce que des conquêtes séparées l'affoibliront. Si le terrain de cette Ile étoit bon, elle le seroit encore moins, parce qu'elle n'auroit pas besoin de la guerre pour s'enrichir; & comme aucun Citoyen ne dépendroit d'un autre Citoyen, chacun seroit plus de cas de sa Liberté que de la gloire de quelques Citoyens ou d'un seul.

Là on regarderoit les hommes de guerre comme des gens d'un métier qui peut.

peut être utile & souvent dangereux, comme des gens dont les services sont laborieux pour la Nation même; & les qualités civiles y seroient plus considérées.

Cette Nation que la Loi & la Liberté rendroient aisée, affranchie des préjugés destructeurs, seroit portée à devenir commerçante. Si elle avoit quelque une de ces marchandises primitives qui servent à faire de ces choses auxquelles la main de l'ouvrier donne un grand prix, elle pourroit faire des établissemens propres à se procurer la jouissance de ce don du Ciel dans toute son étendue.

Si cette Nation étoit située vers le Nord, & qu'elle eût un grand nombre de denrées superflues; comme elle manqueroit aussi d'un grand nombre de marchandises que son Climat lui refuseroit, elle feroit un commerce nécessaire, mais grand, avec les Peuples du Midi; & choisissant les Etats qu'elle favoriseroit d'un commerce avantageux, elle feroit des Traités réciproquement utiles avec la Nation qu'elle auroit choisie.

Dans un Etat où d'un côté l'opulence seroit extrême, & de l'autre les impôts excessifs, on ne pourroit guère vivre sans industrie avec une fortune bornée. Bien des gens, sous prétexte de voyages ou de santé, s'exileroient de chez eux, & iroient chercher l'abondance dans les Païs de la servitude même.

Une Nation commerçante a un nombre prodigieux de petits intérêts particuliers; elle peut donc choquer & être choquée d'une infinité de manières. Celle-ci deviendroit souverainement jalouse, & elle s'affligeroit plus de la prospérité des autres qu'elle ne jouiroit de la sienne.

Et ses Loix, d'ailleurs douces & faciles, pourroient être si rigides à l'égard du commerce & de la navigation qu'on feroit chez elle, qu'elle sembleroit ne négocier qu'avec des ennemis.

Si cette Nation envoyoit au loin des Colonies, elle le feroit plus pour étendre son commerce que sa domination.

Comme on aime à établir ailleurs ce qu'on trouve établi chez soi, elle donneroit aux Peuples de ses Colonies la forme de son Gouvernement propre; & ce Gouvernement portant avec lui la prospérité, on verroit se former de grands Peuples dans les Forêts mêmes qu'elle enverroit habiter.

Il pourroit être qu'elle auroit autrefois subjugué une Nation voisine, qui par sa situation, la bonté de ses ports, la nature de ses richesses, lui donneroit de la jalousie. Ainsi quoiqu'elle lui eût donné ses propres Loix, elle la tiendroit dans une grande dépendance, de façon que les Citoyens y seroient libres, & que l'Etat lui-même seroit esclave.

L'Etat conquis auroit un très bon Gouvernement Civil, mais il seroit accablé par le Droit des Gens; & on lui imposeroit des Loix de Nation à Nation, qui seroient telles que sa prospérité ne seroit que précaire & seulement en dépôt pour un Maître.

La Nation dominante habitant une grande Ile, & étant en possession d'un grand commerce, auroit toutes sortes de facilités pour avoir des forces de mer; & comme la conservation de sa liberté demanderoit qu'elle n'eût ni places, ni forteresses, ni armées de terre, elle auroit besoin d'une armée de mer qui la garantît des invasions; & sa marine seroit supérieure à



LIVRE
DIX-NEU-
VIÈME.

Chap.
XXVII.

celle de toutes les autres Puissances, qui ayant besoin d'employer leurs finances pour la guerre de terre, n'en auroient plus assez pour la guerre de mer.

L'Empire de la mer a toujours donné aux Peuples qui l'ont possédé une fierté naturelle; parce que se sentant capables d'insulter par-tout, ils croient que leur pouvoir n'a pas plus de bornes que l'Océan.

Cette Nation pourroit avoir un grande influence dans les affaires de ses voisins. Car comme elle n'emploieroit pas sa puissance à conquérir, on rechercheroit plus son amitié & l'on craindroit plus sa haine, que l'inconstance de son Gouvernement & son agitation intérieure ne sembleroit le permettre.

Ainsi ce seroit le destin de la Puissance exécutive, d'être presque toujours inquiétée au dedans, & respectée au dehors.

S'il arrivoit que cette Nation devint en quelques occasions le centre des négociations de l'Europe, elle y porteroit un peu plus de probité & de bonne-foi que les autres; parce que les Ministres étant souvent obligés de justifier leur conduite devant un Conseil populaire, leurs négociations ne pourroient être secrètes, & ils seroient forcés d'être à cet égard un peu plus honnêtes-gens.

De plus, comme ils seroient en quelque façon garants des évènements qu'une conduite détournée pourroit faire naître, le plus sûr pour eux seroit de prendre le plus droit chemin.

Si les Nobles avoient eu dans de certains tems un pouvoir immodéré dans la Nation, & que le Monarque eût trouvé le moyen de les abaisser en élevant le Peuple, le point de l'extrême servitude auroit été entre le moment de l'abaissement des Grands & celui où le Peuple auroit commencé à sentir son pouvoir.

Il pourroit être que cette Nation ayant été autrefois soumise à un Pouvoir arbitraire, en auroit en plusieurs occasions conservé le style, de manière que sur le fonds d'un Gouvernement libre on verroit souvent la forme d'un Gouvernement absolu.

A l'égard de la Religion, comme dans cet Etat chaque Citoyen auroit sa volonté propre, & seroit par conséquent conduit par ses propres lumières ou ses fantaisies, il arriveroit ou que chacun auroit beaucoup d'indifférence pour toutes sortes de Religions de quelque espèce qu'elles fussent, moyennant quoi tout le monde seroit porté à embrasser la Religion dominante; ou que l'on seroit zélé pour la Religion en général, moyennant quoi les Sectes se multiplieroient.

Il ne seroit pas impossible qu'il y eût dans cette Nation des gens qui n'auroient point de Religion, & qui ne voudroient pas cependant souffrir qu'on les obligéât à changer celle qu'ils auroient s'ils en avoient une: car ils sentiroient d'abord que la vie & les biens ne sont pas plus à eux que leur manière de penser, & que qui peut ravir l'un peut encore mieux ôter l'autre.

Si parmi les différentes Religions il y en avoit une à l'établissement de laquelle on eût tenté de parvenir par la voye de l'Esclavage, elle y seroit odieuse; parce que comme nous jugeons des choses par les liaisons & les acces-

soi-



foires que nous y mettons, celle-ci ne se présenteroit jamais à l'esprit avec l'idée de Liberté.

Les Loix contre ceux qui professeroient cette Religion ne seroient point sanguinaires; car la Liberté n'imagine point ces sortes de peines: mais elles seroient si reprimantes, qu'elles feroient tout le mal qui peut se faire de sang froid.

Il pourroit arriver de mille manières que le Clergé auroit si peu de crédit que les autres Citoyens en auroient davantage. Ainsi au-lieu de se séparer, il aimeroit mieux supporter les mêmes charges que les Laïques, & ne faire à cet égard qu'un même Corps: mais comme il chercheroit toujours à s'attirer le respect du Peuple, il se distingueroit par une vie plus retirée, une conduite plus réservée & des mœurs plus pures.

Ce Clergé ne pouvant protéger la Religion ni être protégé par elle, sans force pour contraindre, chercheroit à persuader: on verroit sortir de sa plume de très bons Ouvrages pour prouver la Révélation & la Providence du Grand-Etre.

Il pourroit arriver qu'on éluderoit ses Assemblées & qu'on ne voudroit pas lui permettre de corriger ses abus mêmes, & que par un délire de la Liberté on aimeroit mieux laisser sa réforme imparfaite que de souffrir qu'il fût réformateur.

Les Dignités faisant partie de la Constitution fondamentale seroient plus fixes qu'ailleurs: mais d'un autre côté les Grands, dans ce País de liberté, s'approcheroient plus du Peuple: les rangs seroient donc plus séparés & les personnes plus confondues.

Ceux qui gouvernent ayant une puissance qui se remonte, pour ainsi dire, & se refait tous les jours, auroient plus d'égard pour ceux qui leur sont utiles que pour ceux qui les divertissent: ainsi on y verroit peu de courtisans, de flatteurs, de complaisans, enfin de toutes ces sortes de gens qui font payer aux Grands le vuide même de leur esprit.

On n'y estimeroit guère les hommes par des talens ou des attributs frivoles, mais par des qualités réelles; & de ce genre il n'y en a que deux, les richesses & le mérite personnel.

Il y auroit un luxe solide, fondé non pas sur le raffinement de la vanité, mais sur celui des besoins réels; & l'on ne chercheroit guère dans les choses que les plaisirs que la Nature y a mis.

On y jouiroit d'un grand superflu, & cependant les choses frivoles y seroient prosrites: ainsi plusieurs ayant plus de bien que d'occasion de dépenser, l'emploieroient d'une manière bisarre, & dans cette Nation il y auroit plus d'esprit que de goût.

Comme on seroit toujours occupé de ses intérêts, on n'auroit point cette politesse qui est fondée sur l'oïveté; & réellement on n'en auroit pas le tems.

L'époque de la politesse des Romains est la même que celle de l'établissement du Pouvoir arbitraire. Le Gouvernement absolu produit l'oïveté, & l'oïveté fait naître la politesse.

Plus il y a de gens dans une Nation qui ont besoin d'avoir des ménagemens entr'eux & de ne pas déplaire, plus il y a de politesse. Mais c'est plus la politesse des mœurs que celle des manières qui doit nous distinguer des Peuples barbares.

LIVRE
DIX-NEU-
VIÈME,
Chap.
XXVII.

Dans



LIVRE
DIX-NEU-
VIÈME.
Chap.
XXVII.

Dans une Nation où tout homme à sa manière prendroit part à l'administration de l'Etat, les femmes ne devroient guère vivre avec les hommes. Elles seroient donc modestes, c'est-à-dire, timides: cette timidité feroit leur vertu, tandis que les hommes sans galanterie se jetteroient dans une débauche qui leur laisseroit toute leur liberté & leur loisir.

Les Loix n'y étant pas faites pour un Particulier plus que pour un autre, chacun se regarderoit comme Monarque; & les hommes dans cette Nation seroient plutôt des Confédérés que des Concitoyens.

Si le Climat avoit donné à bien des gens un esprit inquiet & des vues étendues, dans un País où la Constitution donneroit à tout le monde une part au Gouvernement & des intérêts politiques, on parleroit beaucoup de Politique; on verroit des gens qui passeroient leur vie à calculer des évènements, qui vu la nature des choses & le caprice de la Fortune, c'est-à-dire, des hommes, ne sont guère soumis au calcul.

Dans une Nation libre il est très souvent indifférent que les Particuliers raisonnent bien ou mal; il suffit qu'ils raisonnent: delà sort la liberté qui garantit des effets de ces mêmes raisonnemens.

De même dans un Gouvernement despotique il est également pernicieux qu'on raisonne bien ou mal; il suffit qu'on raisonne pour que le principe du Gouvernement soit choqué.

Bien des gens qui ne se soucieront de plaire à personne, s'abandonneront à leur humeur; la plupart avec de l'esprit seroient tourmentés par leur esprit même; dans le dédain ou dans le dégoût de toutes choses, ils seroient malheureux avec tant de sujets de ne l'être pas.

Aucun Citoyen ne craignant aucun Citoyen, cette Nation seroit fière; car la fierté des Rois n'est fondée que sur leur indépendance.

Les Nations libres sont superbes; les autres peuvent plus aisément être vaines.

Mais ces hommes si fiers vivant beaucoup avec eux-mêmes, se trouveroient souvent au milieu de gens inconnus; ils seroient timides, & l'on verroit en eux la plupart du tems un mélange bizarre de mauvaise honte & de fierté.

Le caractère de la Nation paroîtroit sur-tout dans leurs ouvrages d'Esprit, dans lesquels on verroit des gens recueillis & qui auroient pensé tout seuls.

La Société nous apprend à sentir les ridicules; la retraite nous rend plus propres à sentir les vices. Leurs Ecrits Satyriques seroient sanglans, & l'on verroit bien des Juvenals chez eux avant d'avoir trouvé un Horace.

Dans les Monarchies extrêmement absolues, les Historiens trahissent la vérité, parce qu'ils n'ont pas la liberté de la dire; dans les Etats extrêmement libres ils trahissent la vérité à cause de leur liberté même, qui produisant toujours les divisions, chacun deviendroit aussi esclave des préjugés de sa faction, qu'il le seroit d'un Despote.

Leurs Poètes auroient plus souvent cette rudesse originale de l'invention, qu'une certaine délicatesse que donne le goût; on y trouveroit quelque chose qui approcheroit plus de la force de Michel-Ange, que de la grace de Raphaël.

FIN DU PREMIER TOME.